

Poul Anderson

Les Coureurs d'étoiles

La Hanse galactique T.3



Poul Anderson

Les Coureurs d'étoiles

- La Hanse galactique T.3 -

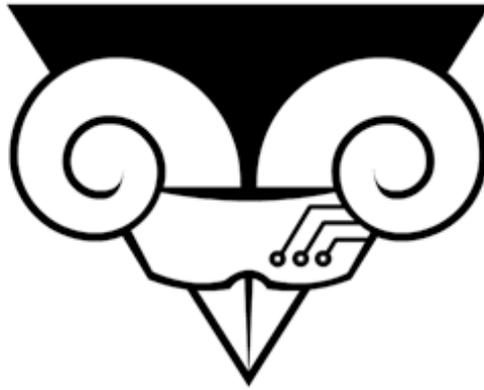
Ouvrage publié sous la direction de
Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 1956, 1963, 1964, 1965, 1966 & 1978 by Poul Anderson

« A Chronology of Technic Civilization », © 2008, by Sandra Miesel

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Daniel Brèque

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2018, by Nicolas Fructus

ISBN : 978-2-84344-835-5

Parution : juin 2018

Version : 1.0 — 28/05/2016

Avant-propos

Comme on le découvre dans ce troisième volume de « La Hanse galactique », la Galaxie andersonienne est riche de planètes et d'espèces fascinantes et parfois périlleuses... Avant d'entamer des échanges commerciaux, nos marchands interstellaires doivent apprendre à connaître leurs clients potentiels, ce qui ne va pas sans malentendus ni conflits occasionnels, dont ils ne sortent pas toujours indemnes.

Les quatre récits que vous allez lire sont des histoires de premier contact, où Nicholas van Rijn, David Falkayn et leurs coéquipiers font face à des sophontes dont ils doivent comprendre la nature et même la culture s'ils veulent prospérer, voire tout simplement survivre. Anderson étant Anderson, les épreuves qu'ils traversent sont généreusement épicées de suspense et d'humour.

En se frottant à l'étranger, l'humain s'adapte, se transforme et même s'enrichit. Ce n'est pas pour rien que ce malin de van Rijn flanque Falkayn d'une Cynthienne et d'un Wodenite pour obtenir un équipage de choc.

Les sophontes qu'ils rencontreront dans ces pages seront eux aussi transformés — pour le meilleur, et parfois pour le pire. Mais il faudra attendre les récits ultérieurs du cycle pour voir les uns devenir des adversaires acharnés des humains et les autres des alliés, voire même des espèces sœurs.

En attendant, nous vous offrons quatre balades parfois mouvementées sur des mondes étranges, comme seul Anderson savait en créer, la dernière étant en outre un exemple parfait de « club story », dans lequel transparait son admiration pour Rudyard Kipling.

Pour finir, notons que le cinquième volume de ce cycle contiendra un article de Poul Anderson, paru en 1979 dans un périodique à tirage limité et absent jusqu'ici de ses bibliographies, où il décrit de façon détaillée la conception et l'écriture du cycle de la « Civilisation technique ».

Dans le temps ou dans l'espace, l'aventure n'est pas finie...

Jean-Daniel Brèque,
2018

Prélude :

Réflexion historique

C'est un truisme de dire que la structure d'une société est déterminée par sa technologie. Il ne s'agit certes pas d'une vérité absolue — on peut trouver des cultures fort différentes reposant sur des outils identiques —, mais ce sont ces outils qui définissent le champ des possibles : pour développer le commerce interstellaire, il est nécessaire d'avoir des astronefs. Une espèce limitée à une seule planète, détentrice d'un savoir développé en matière de mécanique mais dont les ressources industrielles affectées à la guerre et au commerce exigent des investissements importants, tendra inévitablement vers le collectivisme, quel que soit le nom qu'on lui donne. La libre entreprise exige davantage d'espace.

L'automatisation avait diminué les coûts de fabrication et le prix de l'énergie avait chuté quand on avait inventé le convertisseur de protons. La gravitique et l'hyperpropulsion avaient ouvert toute une galaxie à l'exploitation. Elles avaient aussi fourni une soupape de sécurité : un citoyen se considérant comme opprimé par son gouvernement pouvait toujours émigrer, ce qui renforçait les planètes éprises de liberté ; leur influence réduisit l'empire de la planète mère.

Les distances interstellaires étant ce qu'elles sont, et les espèces intelligentes ayant des concepts fort différents de la culture, une union universelle était impossible. Et, de même, les conflits étaient rarissimes : trop destructeurs, des chances infimes d'échapper à la ruine, trop peu de raisons de s'affronter. Une espèce ne devient intelligente qu'en acquérant une bonne dose de brutalité, de sorte que tout n'était pas douceur et fraternité — mais l'équilibre du pouvoir demeura plus ou moins stable. Et la demande d'échanges commerciaux ne cessa de croître. Non seulement les colonies exigeaient de jouir du confort de la planète mère, mais celle-ci raffolait des produits coloniaux, et les vieux mondes eux-mêmes avaient beaucoup à échanger.

Dans de telles conditions, on ne pouvait que s'attendre à l'émergence d'un capitalisme exubérant. Dont les tenants seraient forcément amenés à forger des alliances et à négocier des sphères d'influence. Les entreprises les plus puissantes s'allièrent pour éliminer la concurrence, faire monter les prix et profiter au mieux de leur statut. Un gouvernement ne pouvait espérer au mieux que régner sur quelques systèmes stellaires ; il lui était difficile de contrôler ses marchands cosmopolites. L'un après l'autre, succombant à la corruption, à la coercition ou au désespoir, ils renoncèrent à la lutte.

L'égoïsme est une puissante pulsion. Les gouvernements, qui prêchaient tous l'altruisme, demeurèrent divisés. La Ligue polesotechnique devint une sorte de super-gouvernement, dont l'influence s'étendait de Canopus à l'étoile Polaire, et qui comptait parmi ses membres et ses employés des représentants d'un bon millier d'espèces. C'était une société horizontale, qui faisait fi des frontières politiques et culturelles. Elle déterminait sa propre politique, signait ses propres traités, établissait ses propres comptoirs, livrait ses propres batailles... et, pour un temps, tout affairée à traire la Voie lactée, elle œuvra plus que tous les diplomates de la Galaxie à construire une civilisation authentiquement universelle et à imposer une *pax* durable.

Toutefois, cela n'alla pas sans mal.

Extrait de « Marge bénéficiaire » (1956)

Territoire



Joyce Davisson se réveilla comme sous l'effet d'un coup de poignard.

Le sifflement résonna à nouveau, assez fort pour traverser le béton, le métal, l'isolation, et lui pénétrer les tympans. Elle se redressa sur son séant dans l'obscurité, poussa un hoquet lorsqu'elle le reconnut. La dernière fois qu'elle avait entendu ce vagissement de chat sauvage, c'était dans le Chabanda, et il signifiait que deux bandes se traquaient mutuellement. Mais, à ce moment-là, elle était bien à l'abri dans un aéro, entourée de mâles armés et guidée par un Ancien austère. Ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait lui parvenait amplifié par des instruments scannant le désert de glace étincelant. Ces guerriers aux rayures de tigre qui tuaient et mouraient n'étaient que des formes sur un écran. Elle avait certes de la peine pour eux, mais ils n'étaient pas tout à fait réels : de simples individus qu'elle n'avait jamais rencontrés, des atomes qui périssaient parce que leur monde périssait. Ce qui l'intéressait, c'était la globalité.

Le sifflement résonnait à présent dans sa station.

Impossible !

Une explosion retentit. Elle entendit des petits objets trembler sur son bureau et sentit son lit tressauter. Soudain, les glissandos montèrent dans son crâne, un grondement de tambour les accompagna, ainsi qu'un fracas métallique comme divers objets tombaient des étagères. Les attaquants avaient sans doute fait sauter la porte de la section des machines et envahi celle-ci. Mais où avaient-ils pu trouver de la poudre ?

Où, sinon à Kusulongo-la-Cité ?

Cela signifiait que les Anciens avaient décrété la mort des humains. Une vague de terreur déferla sur Joyce. Puis une sensation de douleur et

d'étonnement, comme si elle n'était qu'une enfant giflée sans raison. Pourquoi lui faisaient-ils cela, elle qui n'était venue que pour les aider ?

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir bordant la section terrestre du dôme. Les membres du personnel indigène s'étaient réveillés et surgissaient de leurs quartiers, les armes à la main. Elle entendit des cris féroces. Puis, plus loin, au milieu des machines, la bataille éclata. Les épées qui s'entrechoquent, les tomahawks qui brisent les os, le pistolet offert à Uulobu qui crache le feu. Mais le petit groupe ne tiendrait pas longtemps. Ils étaient sûrement attaqués par les Shanga, qui campaient dans l'oasis au pied de Kusulongo-le-Mont. Aucun autre clan ne se trouvait à proximité, et les Anciens eux-mêmes ne se battaient jamais. Mais l'oasis abritait plusieurs centaines de Shanga mâles, alors que la mission ne pouvait compter que sur deux douzaines de t'Kelans sûrs.

Blindée pour se protéger des conditions extérieures, la zone humaine était plus difficile à forcer que la porte de la section des machines. Mais une fois les murs abattus...

Joyce se leva d'un bond. En fonçant sur le râtelier, elle effleura de la main le commutateur principal et les lumières s'allumèrent. Sous leur éclat blanc, la pièce étroite et encombrée, mi-chambre, mi-bureau, semblait quelque peu distordue. *C'est parce que j'ai peur*, comprit-elle. *Je suis piégée dans un cauchemar éveillé.* Ses muscles et ses nerfs se passèrent de son esprit. Elle enfila la combi moulante et le lourd scaphandre en fabricoïde. Puis elle passa les gants minces comme la peau et les connecta au maillage électrique intégré à sa tenue. Ensuite : les bottes à semelles de kéromousse ; la réserve d'air et la batterie dorsale ; le pistolet et sa ceinture à munitions ; la sacoche de rations d'urgence ; le minicom dans la poche de poitrine ; le casque en vitryl fixé aux épaules, mais la visière relevée pour le moment.

Check-list : boucles de fixation, système d'aération, système thermique, tout le reste. L'environnement de t'Kela est mortel. Par cette nuit d'été à une latitude moyenne, la température est d'environ -60 °C. La pression partielle d'azote induit une narcose, l'ammoniac brûle les poumons. Pas une trace de vapeur d'eau détectable par l'organisme humain ; l'air vous assèche littéralement. Aucun de ces facteurs ne suffit à causer une mort instantanée. Comme la teneur en oxygène de l'atmosphère vous permet tout juste de rester en vie, vous aurez plusieurs minutes pour savourer le processus avant de perdre conscience.

Et les Shanga, qui s'affairent en ce moment même à massacrer votre personnel indigène, disposent de la poudre qui peut abattre ces murs.

Joyce pivota sur ses talons. Les autres ! Il n'y avait pas d'intercom ; inutile vu qu'ils n'étaient que deux douzaines sous le dôme. Elle

s'acharna sur la porte de la chambre voisine. Sans succès. « Ouvrez, imbécile ! s'entendit-elle hurler. Et vite ! Il faut filer de... »

Une basse rauque répondit derrière le battant. « Comment ça, "ouvrez" ? C'est vous qui vous êtes bouclée, cornediable ! »

Mais oui, mais oui, bredouilla-t-elle mentalement. Son pouls et le fracas du combat étouffaient presque toute pensée. Elle avait tiré le verrou de son côté. Au cours des premières phases de la mission, elle n'avait aucune raison de le faire. Puis Nicholas van Rijn avait débarqué, on lui avait affecté la chambre voisine, et elle avait déjà toutes les peines du monde à repousser ses avances balourdes durant la journée... Elle ouvrit.

Le négociant entra de sa démarche chaloupée. Comme la plupart des Espéranciens, Joyce était plutôt grande, mais elle ne lui arrivait pas à la gorge. Ses épaules frôlaient les montants de la porte et sa bedaine mettait durement à l'épreuve sa tenue en fabricoïde. Encombré comme il l'était de son matériel de survie, il avait l'air encore plus monstrueux que lorsqu'il arpentait les corridors du dôme en reniflant, engoncé dans sa chemise en dentelle souillée de tabac à priser. Un grand nez busqué saillait de son casque à la visière relevée, humant l'air comme en quête de sang.

« Ah ! » beugla-t-il. Ses boucles noires et luisantes, soigneusement taillées pour lui cascader sur les épaules, frémirent comme il parcourait les lieux du regard ; sa moustache et sa barbiche cirées pointaient de toutes parts telles des cornes menaçantes. « Que diable se concocte-t-il ici, au nom des dix puissance dix puissance dix âmes damnées d'une spirale logarithmique vouée à l'enfer ? Je croyais que vous aviez gagné la confiance de ces indigènes !

– Les autres... » Joyce déglutit. « Allons les rejoindre. »

Van Rijn acquiesça sèchement, faisant frémir ses multiples mentons, et se laissa guider. Toutes les chambres de la section humaine donnaient sur le même couloir et communiquaient les unes avec les autres. Celle de Joyce était la dernière, contiguë à la section des machines. Célibataire et jalouse de son intimité, elle l'avait choisie dès son arrivée. La salle commune se trouvait à l'autre bout, par-delà la courbure du dôme. En émergeant de ses quartiers, elle vit que presque toutes les portes étaient grandes ouvertes. Celles qui restaient fermées correspondaient à des chambres encore inoccupées, aménagées pour accueillir des visiteurs occasionnels tels van Rijn et son entourage. Donc, tous les autres avaient enfilé leur scaphe pour se précipiter au club, le point de ralliement en cas d'urgence. Elle se mit à courir. Le lourd trotinement de van Rijn derrière elle évoquait un petit séisme. La pesanteur de t'Kela équivalait à peu près à celle de la Terre et d'Espérance.

Le seul point de ressemblance, songea Joyce, affolée. L'espace d'un instant, elle faillit être aveuglée par un souvenir de son pays sur la planète verte de l'étoile Pax : un champ riche de moissons, des montagnes bleues à l'horizon, le drapeau d'un monde souverain claquant rouge et or sur fond de ciel moutonneux, et ce rêve hardi qui avait bâti la Communauté.

Un rugissement derrière elle. Le sol qui se soulève sous ses pieds. Comme elle tombait, elle entendit une nouvelle explosion, et une autre encore. La troisième fut la bonne. Un coup de marteau suivit.

Elle s'écrasa sur le sol, roula sur elle-même. Sa tête cogna le casque, à droite, à gauche. Dans sa bouche, le goût du sang se mêla à l'odeur de la fumée. Elle se retourna, scruta les ténèbres effrangées qui envahissaient le couloir. Le mur du fond, à côté de sa chambre, s'était fracturé, effondré. Des ombres vives et mouvantes apparaissaient entre les piliers distordus.

« Ils l'ont défoncé, commenta-t-elle stupidement.

–Rabattez votre visière », aboya van Rijn. Il avait déjà mis en œuvre ce qu'il prêchait. Les écouteurs lui transmettaient sa voix grailonneuse, mais son cerveau refusait de la capter.

Un indigène bondit dans la brèche. À condition de retenir son souffle, il survivrait quelque temps à l'atmosphère et à la température terrestres. Et l'atmosphère t'kelane, d'une pression nettement supérieure, déferlait déjà dans la zone humaine. Sa silhouette trapue, striée de rayures, se figea, aussi tendue que l'arc qu'il tenait. Les fluoros éclairaient ses grands yeux aux pupilles fendues.

Un technicien espérancien arriva en courant dans le couloir. « Joyce ! cria-t-il. Libre sieur van Rijn ! Où... » La corde de l'arc se détendit. Une flèche barbelée déchira son scaphe. L'instant d'après, ce fut une grêle de flèches, de fléchettes, de lances. Van Rijn se jeta sur Joyce. Le technicien tourna les talons et s'en fut.

Le désintégréteur de van Rijn jaillit de son étui. Il se campa sur ses jambes et tira. La silhouette velue dans la brèche s'effondra. Les ombres derrière elle se retirèrent. Mais cris et hurlements retentissaient encore.

Une première bouffée d'ammoniac effleura les narines de Joyce. « Purulence et pestilence, gronda van Rijn. Ça vous plaît d'inhaler le souffle d'un dragon ? » Il se redressa et lui referma sa visière. Ses petits yeux noirs se plissèrent pour la fixer. « Alors, un peu sonnée, c'est ça ? Eh bien, hockey, vous êtes plutôt mignonne, bien roulée quoique les cheveux coupés trop court. Faut rien gaspiller en ce bas monde. Alors je viens à la rescousse, hein ? »

Il la hissa sur son épaule, acheva de se redresser et recula dans le couloir en pantelant, le désintégréteur toujours braqué sur la brèche. « Ah ! là, là, marmonna-t-il, c'est pas un boulot pour un pauvre vieux

comme moi, qui serait plus à l'aise dans son luxueux bureau terrien, avec un cigare aux lèvres et peut-être un petit verre de genièvre. Et dire qu'il faut compter sur ces païens à gros groin qui sont prêts à me détrousser. *Ja*, ils iraient jusqu'à m'arracher les yeux si je ne faisais pas gaffe. Mais tous ces facteurs, tous ces factotums, n'ont que de la morve dans la cervelle, alors ce pauvre Nicholas van Rijn doit payer de sa personne, se taper cent années-lumière de trajet pour atterrir dans le nombril d'Orion afin d'y dénicher de nouveaux marchés. Sinon, les chiens enragés de la concurrence vont démantibuler sa Compagnie solaire des épices et liqueurs et le condamner au misérabilisme dans son grand âge... Ah ! nous y voilà. Jusqu'ici, ça va, jusqu'ici, ça va. »

Joyce secoua la tête lorsqu'il la posa par terre. Sa lucidité lui était revenue et ses jambes avaient presque cessé de flageoler. La porte du club était devant elle. Elle pressa le bouton d'entrée. Aucune réaction. « Verrouillée », dit-elle.

Van Rijn tambourina sur le battant à l'en faire trembler. « Ouvrez ! beugla-t-il. Tonnerre et tibias entrecroisés, qu'est-ce que c'est que cette farce ? »

Un indigène arriva en courant. Van Rijn se retourna. Joyce le força à baisser son désintégrateur. « Non, c'est Uulobu. » Le t'Kelan avait dû épuiser ses munitions et jeter son pistolet, car un tomahawk gouttait dans sa main. Trois autres autochtones le suivaient, épées et hachettes prêtes à frapper. Leurs kilts étaient frappés de l'insigne des Shanga — un cercle et un carré. « Tuez-les ! »

Le désintégrateur de van Rijn cracha le feu. L'un des attaquants s'effondra. Les autres firent mine de s'enfuir. Uulobu glapit et lança son tomahawk. La lame d'obsidienne frappa un Shanga et le terrassa. Uulobu tira sur la liane courant entre l'arme et son poignet, la récupéra et la lança à nouveau pour achever sa tâche.

Van Rijn revint près de la porte. « Laissez-nous entrer, bande de couards mangés aux termites ! » Alors que son langage se faisait plus fleuri, Joyce comprit ce qui avait dû se passer. Elle lui martela le dos à coups de poing, comme lui-même martelait la porte, jusqu'à ce qu'il s'arrête et se retourne vers elle.

« Ils ne nous auraient pas abandonnés, dit-elle. Mais ils doivent nous croire morts. Quand Carlos nous a vus tout à l'heure, nous étions à terre, et avec tous ces projectiles en train de voler... Ils ne sont plus au club. Ils ont verrouillé la porte pour retarder l'ennemi pendant qu'ils gagnent les astronefs par un autre chemin.

— Ah, *ja, ja*, ça doit être ça. Mais que fait-on à présent ? On désintègre la porte pour les suivre ? »

Uulobu prit la parole, dans le langage guttural de la région de Kusulongo. « Tous ceux qui n'ont pas été tués se sont enfuis, femelle-du-ciel. La bataille est finie. Ce que vous entendez là, ce sont les Shanga qui se livrent au pillage. S'ils nous trouvent, ils nous cribleront de flèches. Vos armes à feu n'y pourront rien. Mais si nous retournons parmi les fers-qui-bougent, je crois que nous pourrons sortir sans être vus et faire le tour du dôme.

–Qu'est-ce qu'il baragouine ? » demanda van Rijn.

Joyce traduisit. « Je pense qu'il a raison, ajouta-t-elle. La meilleure chose à faire est de passer par la section des machines. Elle semble désertée pour le moment. Mais on ferait mieux de se presser.

–Bon. Que le gros minet ouvre la marche, alors. Vous restez près de moi et assurez mes arrières, *nie ?* »

Ils rebroussèrent chemin au petit trot. Le givre blanchissait les murs et rendait le sol glissant à mesure que la vapeur d'eau se condensait dans la froidure t'kelanne. La brèche ouverte dans la section des machines plongée dans l'ombre béait comme une bouche noire. À travers les murs leur parvenaient des bruits de casse et des cris d'enthousiasme. Plusieurs années de travail réduites en pièces. *Pourquoi ?* se lamenta Joyce, mais elle ne reçut pas de réponse.

Les yeux d'Uulobu, plus adaptables à l'obscurité que ceux d'un humain, scrutèrent l'espace peuplé de formes massives lorsqu'ils entrèrent dans l'entrepôt. C'était là qu'étaient parqués les véhicules : quatre aériens et autant de terrestres. En outre, cette salle tout en longueur abritait l'équipement spécialisé conçu par les Espéranciens dans le but de sauver la planète. Il n'en restait quasiment que des débris.

Une tache de clarté oblongue, droit devant : la porte donnant sur l'extérieur. Joyce avança à tâtons. Sa botte heurta quelque chose, un instrument quelconque. Il rebondit à grand bruit.

On entendit un glapisement de défi. Une douzaine de silhouettes occultèrent l'entrée ; elles se dispersèrent et se perdirent parmi les ombres et les machines avant que van Rijn ait eu le temps de faire feu. Uulobu leva son tomahawk et dégaina son poignard. « Maintenant, il va nous falloir forcer le passage, dit-il sans une trace de regret.

–Cha-a-a-argez ! » Van Rijn se mit à courir. Plusieurs t'Kelans l'assaillirent. Métal et pierre polie fendirent l'obscurité. Le désintégrateur du Terrien cracha le feu. Un indigène hurla. Un autre saisit le bras du marchand et l'abassa de force. Van Rijn tenta de se dégager. L'autre s'accrocha, mais l'humain se servit de lui comme d'un gourdin pour frapper ses congénères.

Uulobu entra dans la mêlée, frappant et tailladant avec une joie de carnivore. Joyce ne pouvait pas être en reste. Elle avait dégainé son

pistolet. Quelque chose en heurta le canon. Des crocs et des yeux luisirent dans la pénombre. Une lance se levait, capable de transpercer son scaphe. Presser la détente était la tâche la plus difficile qu'elle ait jamais accomplie. Le bruit de la détonation résonna à l'intérieur de son crâne.

Suivit un pugilat confus : coups de feu, empoignades, esquives, chutes. De temps à autre, Joyce reconnaissait la voix d'Uulobu, le cri de guerre du clan Avongo. La voix de van Rijn couvrait le vacarme telle une corne de guerre : « À moi, saint Dismas ! Au diable ces chiens galeux ! » Soudain, tout était fini. Les armes à feu avaient fait pencher la balance. Allongée par terre, luttant pour reprendre son souffle, elle entendit les derniers Shanga en pleine débandade. Un guerrier blessé gémissait, puis Uulobu lui trancha la gorge.

« Debout, ordonna un van Rijn pantelant. On n'a pas le temps de renifler le parfum de ces rosses. »

Uulobu aida Joyce à se relever. Il était trop petit pour qu'elle s'appuie sur lui, mais van Rijn lui offrit son bras. Ils sortirent dans la nuit en titubant.

Il n'y avait pas de mur d'enceinte ici, rien que le dôme et puis t'Kela tout autour. Dans le ciel scintillaient d'étranges constellations. La plus grande lune flottait, presque pleine, bariolant le sol d'une faible lumière cuivrée. À l'ouest et au sud s'étendait une plaine ondulée, parsemée de buissons rappelant par leur aspect l'armoise terrienne : courtauds, noueux, argentés. Au nord se dressait l'immense muraille noire de Kusulongo-le-Mont, découpée sur fond de Voie lactée. De la cité taillée en son sommet, on ne distinguait que des tours pareilles à des crocs. Quelques kilomètres à l'est, au pied de la montagne, coulait le Mangivolo, le fleuve sacré. Joyce aperçut un éclair de lune rouge sur l'ammoniac liquide. L'oasis où campaient les Shanga formait une tache d'ombre. Les collines qui marchaient vers le nord depuis Kusulongo-le-Mont luisaient de glace, irréelles.

« Vite, pressa van Rijn. Si les autres nous croient morts, ils décolleront avant qu'on les ait rejoints. »

Le petit groupe fit le tour du dôme en titubant sous l'effet de l'épuisement. Deux cylindres à ailerons frémissaient sous la lune, le grand cargo de la mission et le yacht de luxe qui avait transporté van Rijn et ses assistants depuis la Terre. Deux ou trois Shanga gisaient sur le sol. Le vent nocturne ébouriffait leur pelage. Les Terriens avaient dû se battre pour se réfugier en lieu sûr. Les rampes des astronefs étaient rétractées, leurs sas refermés. Comme van Rijn s'approchait, les moteurs se mirent à gémir.

« Hé ! rugit-il. Attendez-moi, cervelles de linottes ! »

Le yacht décolla le premier, frappant le ciel comme un coup de tonnerre. Le souffle d'air renversa van Rijn. Puis le bâtiment espérancien s'anima. Le pourtour de son champ de propulsion happa van Rijn, le souleva et le jeta à plusieurs mètres de là. Il heurta le tarmac dans un boucan de tous les diables et ne bougea plus.

Joyce se précipita vers lui. « Est-ce que ça va ? » hoqueta-t-elle. C'était un détestable vieux bouc, mais l'idée de rester la seule naufragée la glaça d'horreur.

« Oh... gémit-il. Saint Dismas, j'allais vous offrir un vitrail tout neuf pour votre chapelle. Mais j'ai bien envie de casser les vieux en mille morceaux. »

Joyce leva les yeux. Les astronefs brillèrent comme des étoiles au lever puis s'évanouirent. « Ils ne nous ont pas vus, dit-elle d'une voix blanche.

– Sans blague ! » ricana van Rijn.

Uulobu les rejoignit. « Les Shanga ont sûrement entendu, dit-il. Ils vont venir ici pour voir ce qui se passe et ils nous repéreront. Nous devons fuir. »

Van Rijn n'avait pas besoin d'une traduction. Il se secoua avec précaution, comme craignant de perdre quelque chose, puis se releva et repartit vers le dôme. « On prend un aéro, *nie* ?

– Les véhicules terrestres contiennent plus de réserves, répondit Joyce. Et il nous faudra survivre le temps qu'on revienne jeter un coup d'œil ici.

– Poursuivis par ces pestiférés de planétaires, marmonna van Rijn. Ô joie sans entraves !

– Nous irons vers l'ouest, pour retrouver mon peuple, dit Uulobu. J'ignore où sont les Avongo, mais il y a sûrement d'autres clans de la horde Rokulela entre les Terres-étroites et les Terres-vaines. »

Ils entrèrent dans la section des machines. Joyce trébucha sur un cadavre et frissonna. Était-ce elle qui avait tué cet être ?

Les véhicules terrestres étaient longs et carrés ; huit roues, avec les quatre roues arrière équipées de chenilles. Les accumulateurs étaient chargés à bloc, les réserves énergétiques leur permettraient de rouler plusieurs milliers de kilomètres et de maintenir l'habitacle en mode terrestre pendant un an. Les recycleurs d'air et les provisions assuraient au moins quatre mois de survie à deux occupants humains. Six couchettes, une kitchenette, des sanitaires, des cartes, un système de navigation, un transmetteur radio, des pièces de rechange pour le matériel de survie — tout y était. Bien obligé, quand on se déplace sur une planète pareille.

Van Rijn hissa sa masse par la porte non verrouillée d'une autochenille et s'installa aux commandes. Joyce s'effondra à côté de lui. Uulobu les suivit, les yeux méfiants et les moustaches frémissantes. Chez les t'Kelans, seuls les Anciens aimaient monter dans ces véhicules. Mais cela ne posait pas problème, se rappela une Joyce un peu engourdie. Lors des expéditions sur le terrain, une fois que l'habitacle était conditionné, les guides et les gardes montaient sur le toit et communiquaient par intercom. On avait ainsi parcouru bien des kilomètres, amassé quantité de connaissances, élaboré de nombreux plans pour sauver ce monde... tout ça pour ça !

Les battoirs de van Rijn dansaient au-dessus de la console. « Dans ma compagnie, on utilise des Landmasters, dit-il. Je n'aime pas tellement ces Globetrotters. Mais il arrive parfois à nos gars de... hum... d'en emprunter à la concurrence, alors on sait comment ça... Ah ! » Le moteur démarra en ronronnant. Il sortit de l'entrepôt, réglant la propulsion pour que l'autochenille flotte à un mètre de hauteur et fasse moins de bruit qu'en roulant sur le sol.

Mais cette précaution se révéla inutile. Des autres portes du dôme se déversaient des flots de Shanga. Il devait y en avoir une centaine, estima Joyce. Van Rijn retroussa les lèvres. « Alors, on a envie de faire joujou, hein ? » Il actionna les phares.

Ébloui par leur éclat, un guerrier se figea sur place, découpé sur fond de ténèbres. Joyce le scruta avec attention, comme si quelque chose dans son aspect pouvait expliquer son hostilité. C'était un t'Kelan typique de cette région ; les races indigènes étaient fort variées, comme sur la plupart des planètes, mais pas plus que chez les humains.

Son corps trapu mesurait environ 1 m 50, fortement stéatopyge afin de stocker le plus de liquide possible sur ces terres sèches. Ses mains et ses pieds étaient presque humanoïdes, exception faite de leurs quatre doigts aux épais ongles bleus. Le pelage qui le recouvrait en totalité était orange vif strié de noir, avec un triangle blanc sur le torse. Sa tête était ronde, avec des oreilles pointues et d'immenses yeux de chat jaunes, deux vrilles charnues sur le front, une unique narine barrant un nez épaté, une bouche sans lèvres pleine de crocs blancs acérés et bordée de flagelles frémissantes. Ce guerrier était armé d'une épée — une corne de *gondyanga* fixée à une poignée en bois — et d'un bouclier circulaire peint aux couleurs de la horde Yagola, à laquelle appartenait le clan Shanga.

« Bip ! bip ! » fit van Rijn. Il appuya sur le champignon.

Le guerrier s'écarta d'un bond, juste à temps. Les autres tentèrent d'attaquer. Joyce vit que l'un d'eux soufflait dans une flûte à coulisse en os. Les Yagola ne poussaient pas des cris de bataille mais marchaient en musique. Deux ou trois lances rebondirent sur la carrosserie. Puis van

Rijn franchit l'obstacle, fonçant à 100 km/h en laissant dans son sillage une nuée de poussière.

« Où on va maintenant ? demanda-t-il. Dans la cité sur la montagne ? C'est là que vivent les caïds, vous m'avez dit.

–Les Anciens ? Non ! » Joyce se raidit. « Ce sont sûrement eux les responsables.

–Ah bon ? Comment cela ?

–Je n'en sais rien, je n'en sais rien. Ils étaient si serviables avant... Mais c'est forcément eux. Ils ont incité... Personne d'autre n'aurait pu le faire. Nous... nous ne nous sommes fait aucun ennemi parmi les clans. Dès que nous avons compris leur biochimie, nous avons synthétisé des médicaments et... et nous les avons aidés... » Joyce s'aperçut soudain qu'elle pouvait pleurer. Elle prit son casque dans ses mains et ouvrit les vannes à ses émotions.

« Allons, allons, tout marche comme sur des roulettes », dit van Rijn. Il lui tapota l'épaule. « Vous êtes aussi courageuse que mignonne. Lâchez-vous maintenant, détendez-vous, amusez-vous un peu. »

T'Kela tournait sur elle-même en trente heures et quelques minutes, sur un axe de rotation de huit degrés d'obliquité. La nuit était donc loin de s'achever lorsque l'autochenille s'arrêta, à cent kilomètres de Kusulongo, pour que ses occupants dressent leur camp. Uulobu emporta un sac de couchage dehors pendant que les autres conditionnaient l'habitacle, ôtaient leur tenue et s'allongeaient sur les couchettes. Même les ronflements de van Rijn n'empêchèrent pas Joyce de dormir.

L'aube la réveilla. Le soleil rouge montait à l'est, luisant comme une braise mourante. Bien que son diamètre apparent soit une fois et demie celui de Sol vu de la Terre, ou de Pax vu d'Espérance, sa lumière était terne pour des yeux humains, l'ombre peuplait chaque crevasse et chaque dépression, et l'horizon était perdu dans les ténèbres. Le ciel d'un pourpre soutenu était sans nuages, mais envahi au sud par les plumets jaunes d'une tempête de poussière. À proximité, la plaine était nue, exception faite de rares végétaux gris, de quelques rochers épars, d'un champ de glace chatoyant tout près au nord. Un charognard planait dans les hauteurs sur des ailes aux plumes tannées.

Joyce se redressa sur son séant. Elle avait mal partout. Mais le souvenir des événements de la veille lui nouait l'estomac et elle remarquait à peine ses courbatures. Elle aurait voulu se rouler dans les couvertures, y enfouir sa tête et replonger dans le sommeil. Dormir jusqu'à l'arrivée des secours, s'ils arrivaient un jour.

Elle se fit violence, alla au compartiment toilette, se lava, enfila un chemisier et un pantalon propres. Une fois rafraîchie, elle se sentit affamée. Elle retourna dans l'habitable et s'affaira dans la kitchenette.

L'arôme du café réveilla van Rijn. « Ahhh ! » Imposant comme une baleine dans le caleçon long qu'il n'avait pas pris la peine d'ôter, il dévala de sa couchette et s'empara d'une tasse. « Brave fille. » Il eut un reniflement soupçonneux. « Il n'est pas arrosé ? Après ce qui nous est arrivé, un peu de brandy ne nous ferait pas de mal.

–Il n'y a pas d'alcool à bord, répliqua-t-elle sèchement.

–*Quoi ?* » Le marchand fixa sur elle des yeux éberlués. Ses bajoues virèrent au cramoisi. Sa moustache tressauta. « Rien à boire ? s'étrangla-t-il. Mais... mais... mais c'est scandalifère ! Qui est le responsable ? Cornediable, je l'inscrirai sur toutes les listes noires d'ici à l'étoile Polaire !

–Nous avons du café, du thé, du lait en poudre et des jus de fruit, dit Joyce. La glace dehors nous fournira de l'eau. L'unité chimique en ôtera l'ammoniac et autres impuretés. Quand on part en expédition, il n'est pas nécessaire de stocker de l'alcool, libre sieur van Rijn.

–C'est une nécessité si on est civilisé. Laissez-moi jeter un coup d'œil à vos provisions. » Il fouilla le placard le plus proche. « Viande séchée, légumes secs, gâteaux secs... Trépas et trépanation ! beugla-t-il. Même pas une boîte de caviar ? Vous voulez que je dépérisses ?

–Félicitez-vous donc d'être encore vivant.

–Pas dans ces conditions... Enfin, je vois qu'un de vos camarades avait un cerveau en état de marche et qu'il a planqué quelques cigarettes. » Van Rijn en attrapa une poignée et les effrita dans le fourneau de la pipe de bruyère qu'il avait fourrée dans une poche. Il l'alluma. Joyce huma une bouffée, hoqueta et retourna cuisiner, maniant les ustensiles avec plus de férocité qu'il n'était nécessaire.

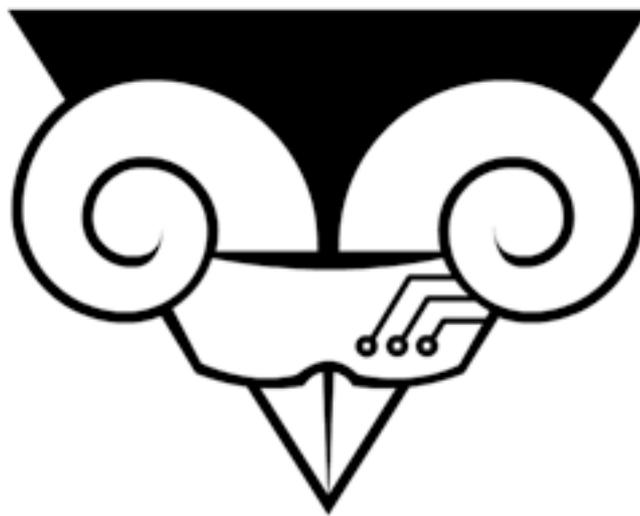
Assis à la table pliante près d'une des grandes fenêtres, van Rijn s'empiffra de porridge tout en scrutant le paysage ombreux. « Pff ! quel coin pourri... On dirait l'enfer avec toutes les fournaises en panne. Ça fait combien de temps que vous êtes là, au fait ?

–En ce qui me concerne, à peu près un an, en tant que biotechnicienne. » Elle décida qu'il valait mieux le ménager. « Naturellement, la mission espérancienne est active depuis plusieurs années.

–*Ja*, je sais. Même si j'ignore comment je l'ai appris. Je n'étais là que depuis deux ou trois jours quand ça a mal tourné, rappelez-vous. Et une planète, c'est si grand, si compliqué, qu'il faut du temps pour la comprendre, ne serait-ce qu'un chouia. Et puis, j'avais un autre travail à boucler avant d'enquêter sur la situation ici.

Sources

- « Prélude : Réflexion historique » (« A Historical Reflection : Introduction to “Territory” »), extrait de « Marge bénéficiaire » (« Margin of Profit », première version), © 1956 by Street and Smith Publications, © 1978 by Poul Anderson.
- « Territoire » (« Territory »), © 1963 by Condé Nast Publications, Inc.
- « Interlude : Plus ça change, plus c’est la même chose » (« Plus Ça Change, Plus C’est La Même Chose : Introduction to “The Trouble Twisters” »), © 1966 by Poul Anderson.
- « Les Tordeurs de troubles » (« The Trouble Twisters »), ©1965 by Condé Nast Publications, Inc.
- « Le Jour du Grand Feu » (« Day of Burning »), © 1967 by Condé Nast Publications, Inc.
- « La Clé des maîtres » (« The Master Key »), © 1964 by Condé Nast Publications, Inc.
- « A Chronology of Technic Civilization », © 2008 by Sandra Miesel.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.